ERNEST GILLEN –

(1921-2004)

Ancien déporté du Luxembourg

Ernest Gillen et le codétenu, Aloyse Wies

Son enfance et sa jeunesse :

Ernest Gillen est né le 19 mars 1921 à Haller au Luxembourg.

Son cursus scolaire :

Après avoir fréquenté l'école élémentaire, il devint lycéen à Echternach- à l'époque le lycée portait le nom de lycée d'Etat pour garçons – il se trouvait tout près de la frontière avec l'Allemagne.

Durant la période d'occupation par les Nazis, son copain de classe, **Raymond Petit,** avait réussi à le convaincre d'adhérer au mouvement de résistance **LPL** – Lëtzebuerger Patriote Liga- que Petit avait fondé en 1941.

Son engagement en tant que résistant :

Après l'invasion des troupes allemandes, le 10 mai 1940, au Luxembourg et les conséquences de la politique infligée par les Nazis dans les zones occupées, à savoir la déportation de gens que connaissait Gillen, la confiscation de voitures et de chevaux par les Nazis, de même que le remplacement d'enseignants luxembourgeois par des Allemands, Ernest Gillen décida à l'âge de 20 ans de devenir membre de la LPL.

La LPL et ses actions en tant que mouvement de résistance :

La LPL confectionna des panneaux, distribua des tracts, organisa diverses actions, notamment la fabrication de faux papiers pour aider des opposants au nazisme à fuir le pays, la livraison de vivres en faveur d'opposants cachés ou poursuivis par la Gestapo.

Ernest Gillen se rendit également à Wittlich, afin d'aider des détenus luxembourgeois à fuir.

Arrestation et incarcération :

Le **16 avril 1942,** Ernest Gillen fut arrêté dans la maison paternelle. Avec 2 autres membres de la LPL, il fut amené à la centrale de la Gestapo – Villa Pauly – à Luxembourg-ville, puis incarcéré à la prison Luxemburg-Grund.

Mais au bout de 3 jours, il fut déporté, sans aucune forme de procès, au camp spécial des SS de Hinzert près de Trèves.

Dans ce camp spécial, Ernest Gillen endura les pires exactions perpétrées par les Nazis ; en effet, il assista à des scènes horribles, durant lesquelles les sbires du nazisme maltraitaient, torturaient, soumettaient les détenus à d'épouvantables interrogatoires et à des travaux forcés, et les affamaient, pour les faire avouer.

Détention à Wittlich :

Le **13 juin 1942,** Ernest Gillen fut transféré à la prison de Wittlich. Selon ses propres témoignages, les conditions de détention étaient « moins horribles » qu'à Hinzert. Les détenus avaient le droit, par exemple, de porter leurs propres habits.

Malgré les relations épistolaires qu'il avait le droit d'entretenir avec ses parents et ses proches, Ernest Gillen souffrit de solitude, de désespoir et d'ennui profond. Seul, la lecture d'ouvrages littéraires, de même que la visite régulière du prêtre de Wittlich permirent dans une certaine mesure de rompre la monotonie douloureuse du quotidien. En outre, la foi religieuse, de même que la conviction profonde de l'existence d'une justice divine et l'espoir inébranlable en un avenir meilleur et juste, lui permirent d'endurer ce calvaire.

Retour à Hinzert :

Le **7 octobre 1942,** il fut à nouveau déporté à Hinzert. Les détenus craignaient de se faire fusiller systématiquement. Au bout de 3 semaines de détention, il fut à nouveau transféré à la prison de Wittlich, à savoir le 30 octobre 1942, sans savoir ni pourquoi ni comment.

Déportation au camp de Natzweiler-Struthof en Alsace :

Le **28 janvier 1943,** Ernest Gillen fut déporté au camp de Natzweiler-Struhof dans la région de Schirmeck en Alsace. Il portait le matricule **2486.** Il fut contraint à effectuer des travaux très pénibles et dut travailler dans un commando pour travaux routiers. Par ailleurs, il fut amené à assister à des scènes horribles de brutalité, de maltraitance, voire de torture sur les détenus par les tyrans nazis. Certains détenus succombèrent aux coups et à la barbarie des SS.

Grâce à ses bonnes relations avec un détenu allemand et un scribe du camp, il fut intégré dans un commando où les conditions de survie étaient quelque peu plus « clémentes ».

Il joua le rôle de factotum et dut rendre différents services dans le baraquement des SS, ce qui lui évita les maltraitances corporelles et lui permit d'endurer cette période de souffrance et de misère intenses. Par ailleurs, il vécut la présence d'autres détenus luxembourgeois comme une sorte de « soulagement » ou de « réconfort » ou encore de « solidarité dans la souffrance commune ».

Camp de concentration de Dachau :

Le **2 mars 1944,** Ernest Gillen fut à nouveau déporté, en compagnie de 300 autres détenus, à Dachau. Il porta le matricule **64949.** Les conditions de détention y étaient épouvantables et les nouveaux arrivants furent systématiquement séparés des autres. Mis en quarantaine, ils durent à 300 partager un espace pouvant contenir normalement 100 personnes !

Au bout de 2 semaines de détention et de souffrance intense, un convoi transporta un certain nombre de détenus, dont Ernest Gillen, vers une destination inconnue.

Déportation du camp de Natzweiler-Struthof au camp annexe de Wesserling- Urbès (dans la région de Thann) :

Le **23 mars 1944**, Ernest Gillen fut transféré au camp annexe à Wesserling-Urbès. Il porta le matricule **9343.**

Lors de son transfert, il n'y avait que 3 baraques du temps de chantier de construction du tunnel. Il fallait impérativement en construire d'autres pour héberger les détenus. C'est pourquoi, les nouveaux arrivants furent hébergés en un premier temps à la salle des fêtes d'Urbès.

La tâche principale des détenus consistait à préparer le terrain pour l'installation imminente d'une usine souterraine de fabrication de moteurs diesel pour les avions Daimler-Benz.

Quant à Ernest Gillen, il occupa une fonction relativement moins pénible, dans la mesure où il dut travailler dans une baraque située à proximité de l'entrée du tunnel. En effet, il dit :

« Je fus amené à travailler au bureau du grand chef des travaux ; de ce fait, je pus entendre les conversations entre les responsables SS au sujet de tout ce qui se passait au niveau du chantier, principalement lors des entretiens avec le chef de l'entreprise Daimler-Benz » (…).

Premières attaques aériennes des Alliés et évacuation vers le camp annexe de Neckarelz (Pays de Bade) **– Heppenheim** (Pays de Hesse).

Le **26 septembre 1944,** suite à l'avancée des troupes alliées par le versant ouest des Vosges, col de Bussang, et aux attaques aériennes de plus en fréquentes, Ernest Gillen, de même que d'autres détenus furent transférés en divers convois vers Neckarelz et le **10 octobre 44** vers le camp d'Heppenheim.

A partir de septembre – octobre 1944, les SS procédèrent rapidement à l'évacuation totale du tunnel d'Urbès ; il fallait au plus vite trouver un autre lieu secret et plus sûr qu'Urbès !

Ernest Gillen, comme de nombreux autres détenus, avaient espoir en leur libération ; malheureusement pour eux, ils n'étaient pas encore arrivés au bout de leur calvaire !

Le camp d'Heppenheim était plus petit ; il comptait environ 60 détenus, 12 responsables SS et à peu près 20 à 30 travailleurs civils. On y produisait des légumes secs, des épices et du thé.

Première marche de la mort et déportation au camp annexe de Munich-Riem :

Le **23 mars 1945**, les déportés exténués, affamés et souvent malades furent contraints de se rendre à pied, en une marche de la mort, d'Heppenheim à Dachau, sous le déluge des bombes lancées par les Alliés et avec l'angoisse permanente de la mort. D'autres durent endurer la même marche à partir de Neckarelz.

Ernest Gillen ne fut interné que peu de temps à Dachau. Le **5 avril 1945,** un convoi transporta Gillen et d'autres détenus à l'aéroport de Munich-Riem.

Dans des conditions extrêmement dangereuses à cause des bombardements très fréquents des Alliés et sans avoir le droit de se mettre à l'abri, ils durent travailler à l'aéroport même.

Seconde marche de la mort, fuite et libération définitive :

Le 29 avril 1945, les détenus furent contraints à une seconde marche de la mort, de Munich-Riem à Bad Tölz en direction du Tegernsee, puis de là en direction des Alpes.

En effet, les SS ne voulaient pas que les Alliés découvrent cette masse de détenus exténués, affamés et squelettiques. Ils leur firent passer une nuit dans une ferme du nom de « Bareinhof » à Rottach.

Ce fut alors qu'Ernest Gillen et quelques détenus luxembourgeois décidèrent de prendre la fuite. Dans la nuit du 1er au 2 mai 1945, ils demeurèrent cachés dans la ferme, alors que les autres détenus poursuivirent la marche de la mort. Par chance, les SS ne s'en rendirent aucunement compte !

Un peu plus tard, ils osèrent frapper à une porte d'une autre ferme. Le fermier et son épouse, dont le fils avait lui aussi été interné à Dachau, puis porté disparu au front russe, les accueillirent et leur donnèrent à manger.

Mais Ernest Gillen était malade et fiévreux, et n'avait aucun médicament pour se soigner. A proximité de la ferme, se trouvait une petite résidence secondaire occupée par un médecin, ancien officier allemand, et sa femme.

Ce médecin, Docteur Oertl de Rosenheim, lui prodigua des soins et lui remit même une carte géographique de la région, qui devait permettre au groupe luxembourgeois d'aller à la rencontre des troupes américaines.

Puis, ils poursuivirent tant bien que mal leur chemin ; à bout de force et souffrants, ils frappèrent à nouveau à la porte d'une ferme située en pleine forêt et demandèrent de l'aide.

Comme le fermier hébergeait déjà bon nombre de réfugiés et de soldats en désertion, il ne put que leur offrir la porcherie en guise d'hébergement.

Ernest Gillen, encore malade, eut la chance d'être soigné à nouveau par un infirmier qui avait lui aussi trouvé refuge dans la ferme.

Et le **4 mai 1945,** ils poursuivirent leur marche en direction du Luxembourg jusqu'à hauteur de Breitenbach près du Schliersee. Là la chance leur sourit, puisqu'ils tombèrent sur des Américains. Finalement, le groupe se rendit jusqu'à Augsburg, à l'aide d'une vieille voiture cassée et d'un peu de carburant.

Par camion, les Américains les acheminèrent ensuite vers Mannheim.

Le 14 mai 45, ils poursuivirent leur chemin vers leur pays natal par train via Paris, où ils furent hébergés à l'hôtel Lutetia, réquisitionné en 1945 par le général de Gaulle pour accueillir les déportés et rescapés de camps nazis, juifs ou non juifs.

On leur remit un peu d'argent français, afin de pouvoir continuer leur chemin vers le Luxembourg.

« Dans l'après-midi du 18 mai 1945, exactement 3 ans, 1 mois et 2 jours après mon arrestation le 16 avril 1942, je fus de retour à la maison, chez mes parents, en tant qu'homme libre. Mes parents eux aussi avaient dû quitter la maison, au fur et à mesure que le front évolua ; ainsi, ils n'étaient revenus à Haller, eux aussi, qu'un mois ou 6 semaines à peine avant mon retour. Mais, nous étions tous à nouveau heureux d'être réunis et enfin libres ».

Ernest Gillen et ses activités après la guerre :

Comme beaucoup de détenus, Ernest Gillen souffrait longtemps de cauchemars, de problèmes de santé et d'angoisses.

Sur le plan professionnel, il suivit une formation de diplomate, puis officiait en tant que représentant du gouvernement luxembourgeois dans divers consulats et ambassades, notamment à Bruxelles et en Hollande.

En 1980, il prit sa retraite, mais poursuivit ses recherches sur cette période sinistre de l'Histoire et rédigea de nombreux témoignages sur ses différents lieux de détention.

Peu de temps après la guerre déjà, il avait consacré beaucoup de son temps à un travail approfondi de mémoire, au travers de recherches et de témoignages personnels multiples sur les exactions perpétrées par les Nazis.

Dès 1947-1948, il publia dans la *Revue* des épisodes de sa vie aux divers camps de concentration avec le titre : *Verent am Ongléck, verent am Gléck*. Il a également écrit des articles sur Hinzert et sur des événements de la guerre dans *Rappel*, *Lëtzebuerger Sonndesblad* et *Luxemburger Wort*.

Par ailleurs, il fut engagé au sein du Conseil national de la Résistance et de l'Amicale luxembourgeoise Natzweiler-Struthof. Avec ses mémoires, *Sou wéi ech et erlieft hunn,* il intervint également dans les écoles, afin de témoigner de ses propres expériences et surtout de mettre en garde les générations futures contre toute forme d'idéologie politique qui mène au fanatisme et à la pire barbarie.

Les nombreux articles de témoignage publiés dans la presse, de même que les contacts établis avec d'anciens détenus et l'adhésion à diverses associations du Souvenir, lui valurent de nombreuses distinctions honorifiques.

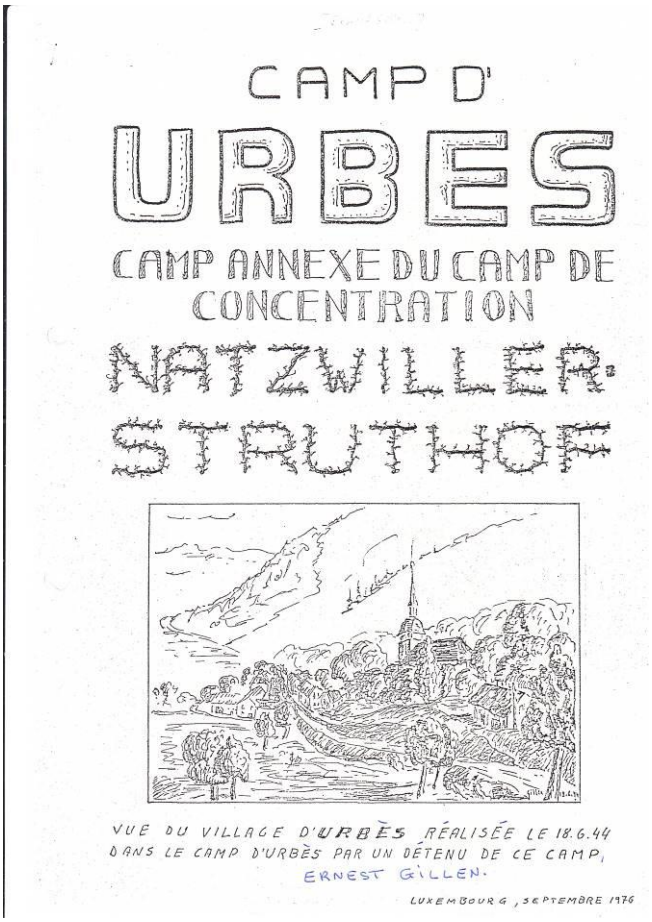
Ernest Gillen est revenu à plusieurs reprises sur ses lieux de détention et de souffrance, notamment au camp de Natzweiler-Struhof et au tunnel d'Urbès, le **12 septembre 1976**, lors d'une cérémonie du Souvenir, en compagnie de membres de l'Association luxembourgeoise des anciens déportés de Natzweiler-Struthof et d'Urbès.

(De gauche à droite) Jean Thony et Aloyse Wies et Ernest Gillen, en présence de trois jeunes Alsaciennes (Journal L'Alsace, 1976).

Ce pèlerinage à Urbès était empreint d'indicible émotion, en particulier pour les détenus que furent (de gauche à droite), MM. Jean Thony, Aloyse Wies et Ernest Gillen et qui ont été appelés à dévoiler la plaque commémorative.

Décès et publication de ses Mémoires :

Il mourut le 2 février 2004 à Esch-sur-Alzette (Luxembourg).
Après sa mort, la famille autorisa la publication de ses Mémoires, intitulées « *Sou wéi ech et erlieft hunn* » et illustrées de ses nombreux dessins, afin que les jeunes générations n'oublient jamais la barbarie subie par des millions d'êtres humains au nom d'une dictature ou d'une idéologie politique fanatique.



Dessin réalisé par Ernest Gillen, le 18 juin 1944, depuis le camp d'Urbès.

Quelques témoignages d'Ernest Gillen sur le camp d'Urbès –

Extraits de l'ouvrage de FrançoisWehrbach, « Urbès 1944, un tunnel ferroviaire devait devenir une usine souterraine d'armement de la Luftwaffe », « KL-Natzweiler-Block W, Baustelle U » - Editions du Colombier.

« Le 14 avril 1944, un déporté russe évadé a été repris et tué lors de la reconstitution de son évasion ».

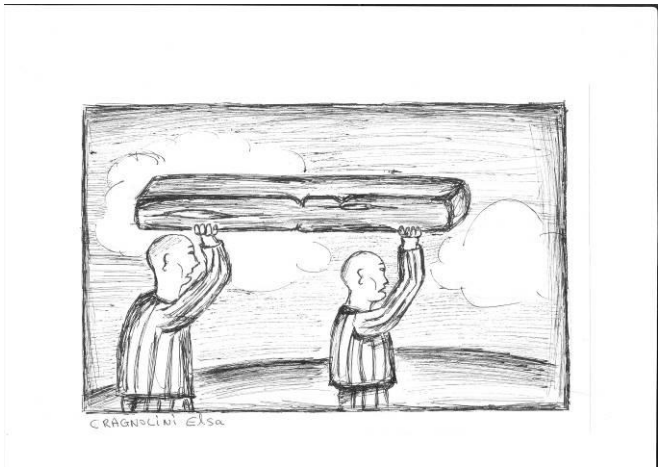
« Même au camp proprement dit, il n'y avait pratiquement pas de médicaments. Pendant les premières semaines, les malades n'étaient pas soignés du tout. Plus tard, on improvisa une infirmerie (…) Les prisonniers devaient travailler le plus longtemps possible. Quand ils étaient complètement exténués et que même les coups de bâton ne pouvaient plus les amener à travailler, on les transférait à Natzweiller-Struthof. ».

« A cause du danger du typhus, tout le camp devait être vacciné ; on ne disposait que de 2 ou de 3 seringues pour cette opération ».

Dessin de Gwoziecki Morgane, 2015.

« Nous dormions mal : 120 à 150 personnes dans une chambre étroite et sur la paille ».

« Le travail était dur : il fallait traîner des sacs, tirer des câbles, s'acharner à la pioche et à la pelle. Il fallait travailler dans la pluie et dans le froid et en vitesse, ou encore au tunnel ».



Dessin de Cragnolini Elsa, 2015

« La nourriture était mauvaise et insuffisante… »

« Pendant les premières semaines, nous avions de très mauvaises chaussures : sabots en bois. Nombreux étaient ceux qui devaient marcher nu-pieds sur les pierres pointues du tunnel ».

« Les détenus étaient constamment tenaillés par la peur que tôt ou tard les SS finiront par nous fusiller. D'une part, nous avions toujours espoir que les Alliés avanceraient le plus rapidement possible, de sorte que les SS n'aient plus le temps de nous tuer. D'autre part, nous étions toujours dominés par la peur de nous faire tuer en quelques minutes. Il leur aurait suffi de boucler le tunnel, de nous y enfermer et de nous gazer ».

« Personnellement, je travaillais dans une baraque située à proximité du tunnel, au bureau du plus grand chef de chantier ; et de ce fait, j'avais la possibilité d'entendre les conversations entre les SS de tout le chantier, lorsqu'ils conversaient avec la direction de l'entreprise (…) »

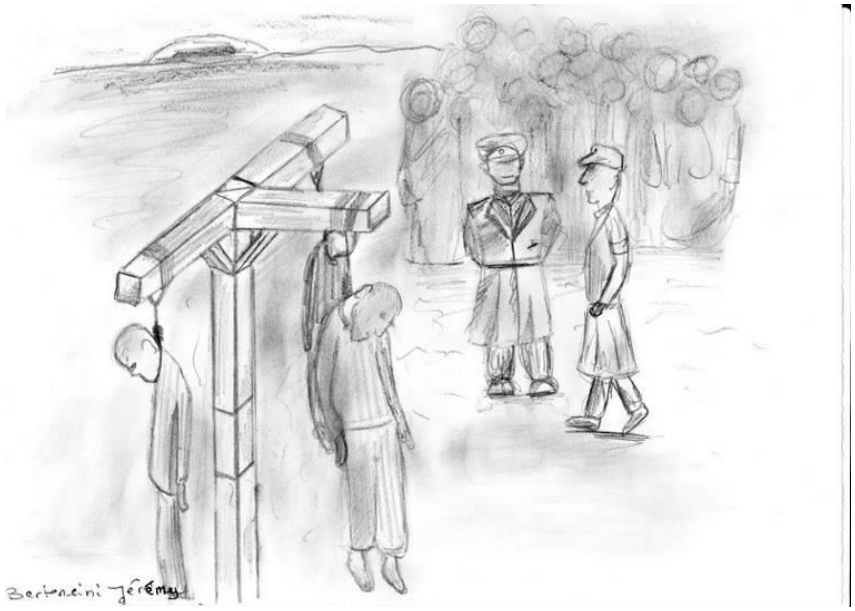
(Source: Mark Spoerer, Gespräch mit Ernest Gillen Mercedes-Benz Archiv, Stuttgart).

« Le chantier était sous la direction du Hauptsturmführer, Janisch. Janisch poussait les prisonniers au travail. Si, à son avis, ils ne travaillaient pas assez, il criait et leur donnait des coups de pied ou de bâton. J'ai vu personnellement comment il a battu l'un des prisonniers (…) ».

« J'ai vu personnellement comment Janisch a voulu lancer à la tête d'un prisonnier une gamelle contenant de la soupe bouillante. Mais celui-ci baissa la tête et Janisch manqua son but. Là-dessus, il l'a battu des mains et des pieds ».

« A cause de l'évasion des Russes, le commandant Brendler reçut l'ordre de la direction de punir tout le camp. Brendler entreprit alors la plus grande rossée que j'ai vue dans ma vie : 800 à 1000 Russes reçurent chacun 10 coups sur le derrière. Le tout dura plusieurs jours (…) ».

Au sujet de la pendaison de 4 détenus russes, le 20 juin 1944 :
« (…) Les 4 Russes ont été pendus dans le tunnel devant tous les prisonniers (…) ».



Dessin de Bertoncini Jérémy, 2015.

« Le 14 juillet 1944,

les déportés français ont fêté la Fête Nationale avec un gâteau préparé par les habitants de la région et introduit clandestinement au chantier du tunnel par Robert Wolfsperger ».

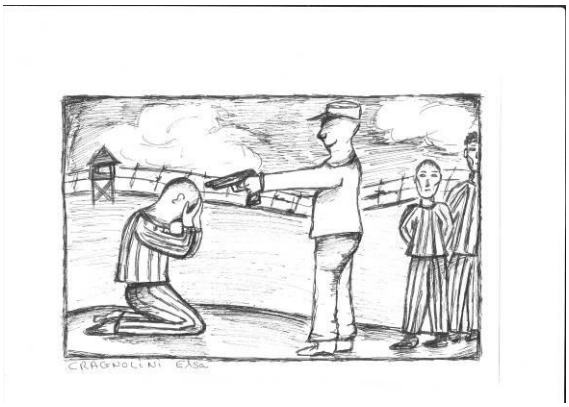
« C'est le même poste de garde qui le 25 août 1944 a abattu le chef de chantier Tschol, un Alsacien, qui avait omis de montrer ses papiers quand il passait devant le camp. Les gens qui l'accompagnaient, sa secrétaire et son dessinateur, ont été légèrement blessés ».

« Début septembre 1944, départ de 500 déportés pour le camp annexe de Neckarelz ; ils sont remplacés par 500 déportés juifs provenant des usines Daimler-Benz, début de la production de l'usine souterraine. Vol de documents secrets par un groupe de déportés polonais dans un bâtiment occupé par les SS à Wesserling ».

En relation avec le 1er septembre 1944 :
« Lors de la dissolution du camp, le premier convoi parti en train a été attaqué par des avions alliés à Karlsruhe. Comme les prisonniers ne pouvaient pas se mettre à l'abri, beaucoup d'entre eux ont été tués ou blessés. J'ai parlé avec quelqu'un qui était dans ce convoi. Je ne connais pas de chiffres précis ».

Au sujet de l'incident du 25 septembre 1944 en relation avec 5 enfants d'Urbès :
« Peu avant la dissolution du camp, des enfants alsaciens ont été amenés dans le camp, apparemment parce qu'ils avaient refusé de participer aux travaux de fortifications. Ils n'ont pas été obligés de travailler. Leur sort ne m'est pas connu ».

(En réalité, Antoine Andrès, Edmond Bitterly, Alphonse Eckert, Georges Ritsch et Georges Walch s'étaient approchés trop près du camp. Ils ont été internés durant plusieurs heures et ont reçu une bonne raclée, avant d'être à nouveau libérés).



Dessins de Cragnolini Elsa, 2015.

Dessin de Sarah Debrut, 2015

Lycée Scheurer-Kestner, classe TS3, Thann, 2014-2015.
Allemand, Marguerite Kubler.